

du discours, et la troisième partie dans laquelle l'auteur esquisse une modélisation du dialogue (c'est le titre de cette troisième partie) contient – par voie de conséquence – des procédures gouvernées par ce principe.

La lecture de ce livre est, comme celle des travaux antérieurs de Moeschler, agréable et stimulante grâce au style limpide et personnel de l'auteur, dont la force est toujours son esprit de synthèse. Si l'on peut parfois regretter que les analyses empiriques proprement dites soient un peu superficielles, on doit admirer la manière dont l'auteur fait ressortir les côtés positifs et négatifs des théories étudiées et appliquées, et comment il arrive à montrer que, dans un certain sens, elles se complètent dans le travail analytique. Les trois courants linguistiques qui constituent son point de départ sont la théorie énonciative élaborée par Ducrot et Anscombe, la pragmatique de l'interaction de l'«Ecole genevoise» et la théorie de la pertinence (voir *supra*). Celle-ci est d'ailleurs l'objet d'une excellente introduction dans laquelle l'auteur propose une analyse conceptuelle de la pertinence, ce qui lui permet de situer la conception de Grice par rapport à celle de Sperber & Wilson. Encore un exemple du souci didactique dont l'auteur fait preuve pour ainsi dire à chaque page.

Ce récent livre de Moeschler devient ainsi une sorte d'autobiographie professionnelle. Nous assistons au développement graduel de la pensée de l'auteur, qui n'a pas peur de critiquer ses propres points de vue antérieurs. Et sa lecture donne faim. En un sens, l'œuvre s'arrête, en effet, là où elle devient fascinante. Il est symptomatique que non seulement la dernière partie mais même le dernier chapitre portent le même nom que le livre. On s'approche sans cesse de la modélisation du dialogue sans jamais vraiment y arriver. Et, au fond, sans essais de formalisations informatiques des analyses – ne serait-ce que sous forme d'esquisse – on ne peut pas savoir si l'on sera jamais à même d'y arriver. En guise de conclusion, je tiens cependant à mentionner un aspect de l'approche adoptée qui me semble la rendre particulièrement prometteuse: l'analyse linguistique de la phrase est explicitement déclarée antérieure à toute procédure d'analyse du dialogue (cf. p. 234). On assure ainsi une «interface» aux analyseurs syntaxiques et sémantiques existants. Nul doute que l'auteur ait atteint son but: présenter une modélisation du dialogue «susceptible d'intéresser à la fois les linguistes, les informaticiens, les spécialistes en intelligence artificielle et les psychologues cognitivistes».

Henning Nølke

Ecole des Hautes Etudes Commerciales d'Aarhus

Philologie romane

Mélanges d'études médiévales offerts à Helge Nordahl à l'occasion de son soixantième anniversaire. Edités par Kirsten Broch Flemestad, Tove Jacobsen et Terje Selmer. Oslo, Solum Forlag, 1988. 198 p.

Helge Nordahl est un nom bien connu dans les milieux internationaux de la romanistique. Qui n'a pas consulté plus d'une fois son œuvre magistrale, déjà vieille de vingt ans, sur le subjonctif en français moderne? Les Scandinaves le connaissent aussi pour

ses merveilleuses traductions norvégiennes de plusieurs œuvres importantes de la riche littérature du moyen âge français, entre autres *La Chanson de Roland* et *Erec et Enide*, où le titulaire de la chaire de philologie romane à l'Université d'Oslo joint des dons extraordinaires de styliste à ses qualités de philologue, qualités qui se manifestent surtout dans ses articles, dont le titre reflète parfois une autre qualité de M. Nordahl, assez rare parmi les philologues, celle de l'humour; il suffit de citer le titre d'un de ses articles, «La pire riens qui soit c'est male femme» (1972), faisant pendant à un titre antérieur sur le même thème grammatical en français moderne, «le mode le plus fascinant qui soit» (1970).

Mais M. Nordahl n'est pas exclusivement un savant de la langue. La littérature du moyen âge l'a, elle aussi, attiré et, semble-t-il, surtout ces dix dernières années.

Quoi donc de plus naturel que de choisir le moyen âge comme thème général de ces études? Au total, quinze romanistes scandinaves, dont neuf Norvégiens, ont contribué, dans ce domaine, à rendre hommage à leur collègue et maître. Malheureusement, certains problèmes d'ordre pratique ont empêché que les Mélanges aient pu paraître à la date prévue, si bien que c'est avec près de deux ans de retard que nous recevons ce beau petit livre.

Parmi les quinze articles, six sont consacrés à la langue, six à la littérature et deux à la traduction. Le quinzième article, celui de *Kjersti Fløttum*, sort un peu des chemins battus en ce sens qu'il est à caractère historique: «L'entourage masculin de Jeanne d'Arc» (p. 43-48) fait pendant aux nombreuses études sur les femmes qui ont influencé les hommes célèbres, mais ici, les rôles sont intervertis. L'article, malheureusement déparé par plusieurs fautes, même dans les datations, apporte peu de neuf sauf la mention intéressante du rôle d'Arthur de Richemont.

Trois des six articles consacrés à la langue, traitent de la syntaxe de l'ancien français. – *Odile Halmøy*, spécialiste du «gérondif», étudie «Les formes verbales en -ANT dans un roman du XIII^e siècle: Le Tristan en prose (tome I)» (p. 64-79), et elle montre avec une clarté exemplaire que, déjà à cette époque, on distinguait les trois possibilités qu'on connaît de nos jours: 1) *V-ant* invariable (participe présent avec *-ant* flexif), 2) id. précédé de *en* («gérondif»), 3) *V-ant* variable (adjectif avec *-ant* suffixe). Or, la fréquence dans leur réalisation est bien différente, et certaines tournures sont même propres à l'ancien français, par ex. (3) attribut. D'autre part, (2) est rare en ancien français, alors que (1) y est bien plus fréquent qu'aujourd'hui. En conclusion, Mme Halmøy se fait le porte-parole d'une théorie, selon laquelle la distinction entre les trois réalisations serait d'ordre purement syntactique en ancien français. Il est grandement souhaitable que Mme Halmøy approfondisse ce point de vue à partir d'un corpus plus grand. – *Michael Herslund* traite avec un peu moins de clarté de «La construction causative en ancien français» (p. 80-93), c'est-à-dire la réalisation médiévale des constructions 1) *faire/laisser* + inf., 2) verbe de perception, d'obligation, etc. + inf. A partir de l'hypothèse d'une «union propositionnelle» entre le verbe régissant et l'inf. (un point de vue que je ne partage pas) et d'une distinction très perspicace entre trois structures, dites neutralisée, ergative et objective, il fait la description minutieuse des ressemblances et des différences entre l'ancien français et le français moderne. – Enfin, *Lene Schøsler* procède à «L'identification du sujet en moyen français» (p. 159-169), et plus exactement au XV^e siècle, où l'emploi du sujet n'était pas encore devenu obligatoire. C'est avec beaucoup de conviction qu'elle montre d'une part que c'est surtout dans les propositions principales que le sujet, exprimé

dans ce qui précède, est omis, alors qu'on met généralement le pronom dans les subordonnées, d'autre part que cette omission est surtout fréquente dans la narration (mais rare dans le discours direct) et à la troisième personne, où les risques de confusion dans l'identification sont pourtant plus grandes.

Les trois autres articles consacrés à la langue sont aussi différents que l'on puisse imaginer. – *Östen Södergård* édite sous le titre «Recettes pour les femmes» (p. 187-196) un petit texte anglo-normand de 182 vers, très amusant, qui décrit les moyens dont dispose une femme pour se rendre belle. Une page est consacrée à la présentation traditionnelle du texte (datation, rimes, traits dialectaux, etc.), exposé qui me semble être insuffisant. C'est ainsi que l'éditeur se limite à constater que «Notre texte est écrit en vers octosyllabiques...» sans mentionner les nombreuses irrégularités (une syllabe de trop ou de moins et même quatre de trop au v. 155) et les principes particuliers qui déterminent l'élision. Les corrections sont rares, mais celle du v. 87 me semble être fautive: pour *Mugue et gilofre...*, M. Södergård préfère lire *Muguet et g.*, alors qu'il est bien plus probable que le texte doive se lire *Muguet, gilofre et bon encens*, où l'on comprend aisément d'où provient l'erreur du scribe. – *Leena Löfstedt* étudie avec beaucoup d'érudition certains mots-clefs dans les *Leis Willelme* (p. 113-128), texte du XII^e siècle, dont la traduction latine nous aide à mieux comprendre le contenu. – Enfin, *Harald Gullichsen* montre, dans «La sémiotique de St Augustin dans le dialogue «De Magistro»» (p. 49-63), à quel point on peut considérer le grand philosophe comme le précurseur des linguistes du XX^e siècle et des philosophes modernes tels que Wittgenstein. Cette étude extrêmement savante mériterait un auditoire linguistique beaucoup plus large, d'autant plus que peu de gens auraient l'idée d'aller chercher dans un mélange d'études médiévales une analyse de saint Augustin, mort en 430, c'est-à-dire 46 ans avant le début du moyen âge.

Les études littéraires sont, elles aussi, marquées par une très grande diversité et surtout par leur dispersion géographique. – L'Angleterre est nettement présente dans l'article de *Jan M. Dietrichson*, ««La mule sans frein», romance médiévale, comparée à *Sir Gawain and The Green Knight*» (p. 31-42), où l'auteur entreprend une discussion fort bien menée pour voir si le poème anglais (XIV^e siècle) a pu être inspiré par le texte français du siècle précédent, et il conclut à partir d'une analyse minutieuse des deux textes, que si la présentation des thèmes est très proche dans les deux, les différences sont, tout compte fait, plus importantes que les ressemblances. – L'Angleterre est plutôt en filigrane dans «Amour, courtoisie et merveilleux dans quelques lais bretons du XII^e siècle» (p. 17-30), où *Olaug Berdal* étudie les trois thèmes principaux de la littérature courtoise à partir des lais *Lanval*, *Graelant* et *Guingamor*, qu'il résume longuement pour conclure qu'il y a un monde entre ces lais anonymes et ceux de Marie de France, tant dans la thématique que dans le style. – Toujours à cheval sur la Manche, *Berit Jacobsen* présente «Le merveilleux Merlin» (p. 94-102) sous la forme d'une comparaison entre Geoffroy de Monmouth, Wace et Robert de Boron, et elle établit ainsi la biographie de l'Enchanteur, où elle souligne son rôle dans la conception du roi Arthur, évidemment sans cacher les différences qu'il y a entre les trois versions. – *Kåre Langvik-Johannessen* reste sur le continent dans «Le jeu courtois en Flandre» (p. 103-112), où il fait pourtant moins la présentation d'un genre littéraire géographiquement limité promise par le titre, que l'étude d'un de ces jeux, *Esmoreit*, qu'il place dans un contexte tant européen (Sophocle, Lessing et surtout Novalis) que structural. – Le Midi de la France est à l'honneur dans l'article de *Harry*

Persson, qui applique les analyses psychologiques de Roland Barthes pour étudier «Le sentiment interdit dans la fin'amor» (p. 142-149), à savoir la place de la jalousie dans la poésie lyrique provençale de Bernard de Ventadour. – Enfin, avec *Michel Olsen*, nous passons en Italie dans «Les silences de Griselda» (p. 129-141). Il y donne une nouvelle interprétation de l'énigmatique dernière nouvelle du Décaméron, qu'il compare à la version latine, bien plus claire, que donne Pétrarque du même thème. Un petit trait curieux: presque toutes les citations italiennes de Boccace sont traduites en français, tandis que celles, latines, de Pétrarque ne le sont jamais. Le contraire eût été plus logique!

Dans le domaine de la traduction, *Arthur O. Sandved* reprend, dans un article très suggestif, «A propos de la traduction de la poésie anglo-saxonne en norvégien» (p. 150-158), l'éternel problème de la traduction d'une œuvre poétique, et il plaide pour la «traduction dynamique», qui cherche à rendre l'esprit du texte original plutôt que sa forme, afin de provoquer chez le lecteur la même réaction que celle que sont censés avoir eue les lecteurs ou auditeurs du texte original. – *Povl Skårup* constate, à partir d'une étude approfondie de quelques textes d'ancien français traduits en vieux norrois, que c'est seulement dans le sens botanique des termes que «Feuilles et fleurs dans les sagas traduites de l'ancien français» (p. 170-186) sont rendus respectivement par *lauf* et *blom*, alors que, généralement, *flor*, désignant des ornements, est traduit par *lauf*.

Bref, ces *Mélanges* font un vrai tour d'horizon du moyen âge français et quittent même parfois ce domaine restreint, dans le temps comme dans l'espace. Et n'est-ce pas le meilleur hommage à rendre à M. Nordahl que de suivre ainsi son exemple?

Palle Spore
Université d'Odense

Traditions et tendances nouvelles des études romanes au Danemark. Articles publiés à l'occasion du 60^e anniversaire d'Ebbe Spang-Hanssen. Edités par Michael Herslund, Hanne Korzen, Ghani Merad et John Pedersen. *Etudes Romanes de l'Université de Copenhague*, N°31, Copenhague, Munksgaard, 1988. 282 p.

Pour célébrer dignement le 60^e anniversaire du professeur Ebbe Spang-Hanssen, ses nombreux collègues –et néanmoins amis –ont fait publier un excellent recueil de 22 articles. Constatons, sans ambages, que ces *Mélanges Spang-Hanssen*, sont d'une qualité exceptionnelle, non seulement riches en contributions intéressantes, mais organisés et rédigés avec une clarté exemplaire. Les articles sont répartis en quatre sections : I: *Les études romanes* (3 articles) II *Syntaxe des langues romanes* (12 articles), III *Analyses automatiques* (3 articles) et IV *Littérature française* (4 articles). Vingt de ces articles ont été écrits en français, deux en espagnol. La diversité impressionnante des sujets traités reflète bien l'extraordinaire étendue des domaines de recherche d'Ebbe Spang-Hanssen.

Les deux premiers articles de la première section ont été écrits par de remarquables savants. Dans le premier, «Anotaciones al estudio del feudo en la Francia capeta : nobleza, campesinado y renovación económica», l'auteur, José Ma. Alegre Peyrón,